

# LE PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

TROIS MOIS. . . . . 2' »  
SIX MOIS. . . . . 4' »  
UN AN. . . . . 8' »



## ALPHONSE DAUDET



M. Alphonse DAUDET, romancier et auteur dramatique, naquit à Nîmes, le 13 mai 1840, de parents sans fortune. Après avoir passé deux ans à Alais comme maître d'études, il vint à Paris poussé, comme tout Méridional, à prendre une place dans le monde.

Il opère ses débuts en publiant les *Amoureuses*. Puis il donne au *Figaro* les *Gueux de Province* et le *Chapeau Rouge*. Il travaille en même temps pour le théâtre, donne la *Dernière Idole* à l'Odéon, les *Absents* à l'Opéra-Comique, l'*Éillet blanc* au Théâtre-Français et, au Vaudeville, le *Frère aîné* et le *Sacrifice*.

Son activité à faire plusieurs modèles des personnages de son roman, à décrire une ville avec telle portion d'une et telle portion d'une autre, est extrême.

Après avoir remporté un grand succès de rire avec *Tartarin de Tarascon*, il met à jour le *Petit Chose*, *Robert Helmont*, *Fromont jeune et Risler aîné*. Puis vinrent *Jack*, le *Nabab*, les *Rois en Exil*, *Numa Roumestan*, l'*Évangéliste*, *Sapho*, l'*Immortel*, enfin ses livres de souvenirs ou de fantaisies qui ont pour titre : les *Femmes d'Artistes*, *Trente ans de Paris*, les *Contes du Lundi*; au théâtre, ses dernières pièces sont : l'*Arlésienne*, *Lise Tavernier*, le *Char* et la *Menteuse*.

M. Daudet, quand il faisait ses premières armes dans l'art d'écrire, possédait déjà cette langue fine et vivante, cette observation alerte, ce mélange d'émotion et d'ironie qui valurent plus tard à ses livres tant de succès de larmes et de sourires.

## Sommaire

Alphonse Daudet. . . . .	LA RÉDACTION.
Causerie. . . . .	LUCIEN.
Propos humoristiques. . . . .	P. BATAILLE.
La Loi humaine (sonnet). . . . .	A. VETTARD.
Echos artistiques. . . . .	P. B.
Le Roman intime de Chateaubriand. . . . .	G. MONAVON.
Déclaration (poésie). . . . .	J. APPLETON.
Petits poèmes en prose: Le Bois. . . . .	POTONIE-PIERRE.
Echos railleurs. . . . .	FRANC-SILLON.
La Maison de campagne. . . . .	A. GOULLÉ.
Les Muselières (poésie). . . . .	ANAÏS SEGALAS.

## CAUSERIE

C'est lundi prochain que commencent les concours publics du Conservatoire. Depuis huit jours déjà les concours pour les classes secondaires ont lieu à huis-clos.

Le public ne soupçonne pas l'importance qu'a pris le Conservatoire qui a eu des débuts bien modestes et qui a été fondé grâce à l'initiative de M. Edouard Mangin, alors chef d'orchestre du Grand-Théâtre, aujourd'hui professeur au Conservatoire de Paris, et l'accompagnateur sans rival. C'est lui, en effet, qui tient le piano aux *five O'clock* du *Figaro* et le chanteur Faure ne veut pas d'autre artiste pour l'accompagner.

Le Conservatoire compte actuellement de deux cent cinquante à trois cents élèves. Il a obtenu le titre de succursale du Conservatoire de Paris et touche par ce fait du Gouvernement une petite subvention qui, jointe à celles données par la Ville et le département, constitue un petit revenu permettant de faire à peu près convenablement toute chose.

Ce ne sont pas, dans cette entreprise, les appointements des professeurs qui sont ruineux, car un professeur touche par an de sept cents à mille francs. Il en est du reste de même au Conservatoire de Paris où le traitement d'un professeur ne dépasse pas deux mille francs.

Le Conservatoire a néanmoins l'heureux privilège d'avoir pour son enseignement les meilleurs musiciens et les meilleurs professeurs de notre ville, c'est ainsi, par exemple, que Alexandre Luigini dirige les cours d'harmonie et d'opéra, et que M<sup>me</sup> Mauvernay dirige une classe de chant.

Tous les professeurs, on le voit, font preuve de dévouement, car ce n'est pas ce qu'ils gagnent qui rétribue, comme il devrait

l'être, le temps consacré par eux au Conservatoire. Ils font passer — et on doit les en louer — l'honneur avant l'argent. Les palmes académiques qu'on leur donne — à l'occasion de la distribution des prix — ne sont donc qu'un juste dédommagement aux sacrifices qu'ils s'imposent. Ces palmes académiques qu'on distribue un peu à tort et à travers ont, en outre, dans la circonstance le grand mérite d'être à leur place sur l'habit d'un professeur, puisque cette décoration a été créée pour récompenser les services rendus à l'enseignement.

Le directeur, placé à la tête du Conservatoire est, on le sait, M. Aimé Gros. On ne pouvait faire un meilleur choix, car je ne connais pas d'homme plus sympathique et ayant plus que lui les qualités particulièrement nécessaires dans les délicates fonctions qui lui ont été confiées.

Les professeurs du Conservatoire, pour lesquels je professe la plus haute estime, sont des artistes, et à ce titre ayant, je ne dirai pas le défaut, mais le travers propre à leur profession : ils sont ombrageux, susceptibles, prompts à prendre la mouche ; quant aux élèves qui ont déjà la prétention d'être des artistes, ils poussent la vanité au-delà de toute expression. On comprend dès lors quelles difficultés on rencontre à faire régner l'harmonie — quoiqu'il s'agisse de musiciens — dans ce monde où l'amour-propre est toujours en éveil. M. Aimé Gros est parvenu cependant à exécuter ce tour de force, grâce à l'aménité qui constitue le fond de son caractère. M. Aimé Gros semble avoir pris pour devise :

Mieux vaut douceur que violence.

et il réussit à triompher des difficultés contre lesquelles échouerait l'homme le plus énergique. Cette aménité qu'il apporte dans toutes ses relations en dehors du Conservatoire, a été pour la meilleure part dans le succès de cette entreprise, à laquelle M. Aimé Gros parvient à intéresser tous ceux auxquels il a affaire.

L'époque des concours qui a pour conclusion la distribution des prix est une période pleine d'émotions non seulement pour les élèves, mais aussi pour les professeurs qui considèrent comme leur étant personnels les succès remportés par les premiers.

Quant aux élèves, ils sont dans un état d'ébullition impossible à décrire. Tous ceux qui sont appelés à prendre part au concours sont convaincus qu'ils ont droit à la timbale.

On donnerait à tous un premier prix que nul ne serait satisfait, car aucun n'admet qu'un autre que lui ait le droit de l'avoir. Non vous ne soupçonnez pas ce qu'il y a d'incomensurable vanité chez ces bambins et surtout chez ces bambines, qui, parce qu'ils exécutent des variations sur la flûte et sur le piano, se considèrent déjà comme des artistes. Cette vanité est surtout surexcitée par l'admiration des parents et la faiblesse des amis, qui exécutent eux aussi des variations sur le talent immense du concurrent, et n'admettent pas qu'il succombe dans la lutte.

C'est, je vous l'assure, un curieux spectacle qu'offrent les coulisses des Célestins le jour du concours au moment où M. Aimé Gros, après avoir agité sa sonnette, proclame le verdict du jury. Si celles qui ont triomphé — car il s'agit principalement des jeunes filles — sourient, en revanche, celles qui n'ont rien décroché grincent des dents et pleurent, se proclamant — c'est tout indiqué — victimes d'une injustice.

On sait qu'au Conservatoire de Paris, certaines élèves arrivaient au concours en riche équipage, robe de soie et couvertes de diamants. M. Ambroise Thomas, directeur, a trouvé que cette exhibition de dentelles, de pierres précieuses, etc., était inconvenante, et a imposé la sainte Mousseline — chantée par Sardou — comme seule toilette acceptée.

A Lyon, on n'a pas au moins à prendre pareille mesure, et je dois déclarer à leur louange que les jeunes filles du Conservatoire ont toujours paru devant le public dans les toilettes les plus modestes, et que leur attitude a été des plus réservées.

Au Conservatoire, ce n'est pas au cou et au bras qu'on doit avoir des diamants, mais dans la voix, et le Conservatoire a été précisément inventé pour que ces diamants soient taillés en facettes et brillent de tout leur éclat au feu de de la rampe.

LUCIEN.

## PROPOS HUMORISTIQUES

### LES PETITS COTÉS DU BONHEUR

Eh ! eh ! voilà un sujet qui doit — ce me semble — intéresser bien des gens : où est-il celui qui ne souhaite pas d'être heureux ?

Si je m'avisais pourtant de demander — à brûle-pourpoint — ce que c'est que le bonheur, personne — j'en ai la conviction — ne serait en mesure de m'en fournir une définition nette, claire, précise.

Non que le bonheur soit — par lui-même — chose indéfinissable, bien au contraire ; s'il est facile d'exprimer clairement ce que l'on conçoit, il doit être aisé de dire exactement ce que l'on ressent ; malheureusement le bonheur est ainsi fait que chacun l'entrevoit, le comprend à sa manière, et le moyen — je vous prie — d'analyser avec quelque certitude, un état de satisfaction intime qui change avec les individus, se modifie avec les circonstances et les milieux, varie enfin selon l'âge, la position, le caractère.

A tous ces obstacles, si vous ajoutez le travail incessant et laborieux des imaginations toujours occupées à se forger des chimères, vous reconnaîtrez que M<sup>me</sup> Necker de Saussure avait cent fois raison d'écrire :

« Quand on veut définir le bonheur, on est fatalement réduit à recourir à des synonymes. »

Depuis le sage Epictète déclarant que le bonheur ne consiste pas à acquérir et à jouir, mais à ne pas désirer, jusqu'à M. Azais — l'homme des compensations — affirmant qu'il est la jouissance de tous les biens auxquels notre nature peut atteindre, il n'est pas un philosophe, pas un penseur, pas un écrivain, qui n'ait trempé sa meilleure plume dans sa meilleure encre, pour y aller de sa petite démonstration.

Et de laine en aiguille — comme dirait Rabelais — nous en sommes venus à nous trouver en présence d'un bonheur fait d'autant de pièces que l'habit d'Arlequin, envisagé de tant de manières, formulé de tant de façons, présenté sous tant d'aspects, qu'on ne sait — en vérité — de quel côté le prendre.

Je le comparerais volontiers — ce bonheur — à cet hidalgo espagnol qui — frappant la nuit à la porte des hôtelleries pour trouver un gîte — s'obstinait à énumérer, tout au long, ses noms, prénoms, titres et qualités, et recueillait partout la même réponse :

— Passez votre chemin, nous n'avons pas assez de place pour tant de monde !

Combien de fois, le bonheur sous une forme ou sous une autre — a-t-il frappé à notre porte ? Combien de fois, l'avons-nous méconnu, repoussé ?

Je connais beaucoup de gens ayant tout ce qu'il faut pour être heureux — passant pour l'être — et dans l'intimité avouant — tout bas — qu'ils ne le sont pas.

Peut-être, sont-ils de bonne foi : il est difficile d'être heureux, plus difficile encore de connaître son bonheur.

Ce que le doux poète latin disait des laborieux de son temps : *O Fortunatos nimum...* — vous savez le reste — peut se dire aujourd'hui de tous ceux qui travaillent et — avec plus de raison encore — de tous ceux qui se reposent.

La masse aime à se représenter le bonheur comme un état de quiétude, de bien-être, dans lequel il ne nous manquerait absolument rien pour satisfaire aux besoins de la vie et aux besoins — plus exigeants encore — de l'âme et du cœur.

Elle rêve d'un bonheur absolu — celui-là et pas d'autre ! — je ne prendrais pas une pose tragique pour dire que le bonheur ainsi compris, ne saurait exister : à peine entrevu, il sombrerait vite dans la lassitude et la satiété.

Un bonheur trop constant devient insupportable,

a dit un classique, qui n'avait probablement pas l'intention d'en dégoûter les autres.

Je pourrais soulever ici, la question du bonheur éternel — réservé dans le ciel, aux seuls élus — je ne m'en sens pas le courage.

Tout bonheur que la main n'atteint pas, est un rêve, a dit Souvary, et comme personne ne paraît pressé d'aller jouir de celui-là, il est plus sage de s'occuper un peu de celui qui est le mieux à notre portée.

Il y a dans tout être humain un vague désir de repos, de satisfaction, une tendance indéniable à se réfugier en des paradis — qui sont le plus souvent des paradis perdus — et la croyance au bonheur est peut-être le dernier effort de la philosophie moderne.

Malheureusement, comme l'île d'Ithaque qui s'obstinait à fuir devant Ulysse, ce grand bonheur nous échappe constamment : nous avons beau faire, nous ne parvenons pas à mettre la main dessus et nous sommes bien forcés de nous rattraper d'un autre côté.

Nous avons l'art d'aimer, l'art d'être grand père, l'art de vivre cent ans — ce qui fait supposer, qu'en dépit de tout, la vie a quelques attrait — où donc est l'art d'être heureux ?

Faites des grives que nous ne trouvons jamais, la philosophie nous apprend à nous contenter des merles que nous trouvons quelquefois — inutile de déclarer qu'il ne s'agit pas ici de merles blancs — et sous la condition expresse d'imposer silence à nos passions, de

modérer nos désirs, de refréner nos appétits, de nous renfermer strictement dans la médiocrité — l'*Aurca Médiocritas* du poète Horace — elle nous laisse entrevoir un état de quiétude désirable, résultat immédiat des commodités ambiantes, quelque chose comme une simili-félicité mise à la portée de toutes les bourses et de toutes les intelligences.

Le tout est de savoir se contenter de peu, si — d'aventure — vous arriviez à vous contenter de rien, vous seriez sûr de votre affaire et — comme disaient nos pères — le roi ne serait pas votre oncle.

Cet Epicurisme indulgent, s'accommodant également du bon, du mauvais et du pire, facile à pratiquer — même en voyage — eût au commencement de ce siècle, son heure et ses disciples.

Les chansonniers l'acclamèrent dans leurs refrains, transformèrent les greniers en lieux de délices, et célébrèrent la sainte frugalité, assis en rond, autour de tables opulemment servies.

Le bonheur ne se fait pas avec des chansons ; le jour où Chateaubriand s'écria : « Les Dieux s'en vont ! » il y avait belle lurette que le Dieu des bonnes gens était parti.

L'optimisme exagéré de ce temps — déjà loin de nous — a fait place à un pessimisme autrement dangereux.

L'esprit d'analyse a remplacé l'esprit gaulois, nous réglons nos actions sur le *thermomètre de l'existence*, imaginé par le docteur Hartmann : un thermomètre où le seul bonheur auquel nous puissions aspirer est représenté par le néant.

Est-ce que cette philosophie — au-dessous de zéro — ne vous fait pas froid dans le dos ?

Les plus bénévoles, ceux qui ne vont pas jusqu'à mettre leur main dans celle d'Hartmann, expliquent que le bonheur — quel qu'il soit — se compose invariablement de deux sentiments profondément tristes : le souvenir de sa privation dans le passé, la crainte de le perdre dans l'avenir.

Etonnez-vous — après cela — que les idées noires aient chassé les pensées couleur de rose, et que — peu à peu — nous en soyons venus à nous estimer heureux, non de ce qui nous arrive, mais de tout ce qui ne nous arrive pas.

Il ne faudra plus demander à un mortel : — Combien de temps avez-vous été heureux ? Il faudra lui dire : — Combien avez-vous eu de bonheurs déguisés ?

C'est — en effet — de bonheurs déguisés qu'il s'agit : ils le sont même si bien, qu'on a parfois de la peine à les reconnaître.

Cette théorie n'est pas nouvelle, je ne suis pas sûr qu'elle vienne des Grecs — comme le jeu de l'oie — mais les ergoteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle s'en sont tellement servis, qu'on pouvait la croire usée jusqu'à la corde.

C'est la théorie de Scapin — dans les *Fourberies* — alors qu'il tient à Argante le raisonnement suivant :

— Pour peu qu'un père de famille ait été absent de chez lui, il doit promener son esprit sur tous les fâcheux accidents que son retour peut rencontrer, se figurer sa maison brûlée, son argent dérobé, sa femme morte, son fils estropié, sa fille subornée et ce qu'il trouve qui ne lui est pas arrivé, l'imputer à sa bonne fortune.

« Pour moi — prend soin d'ajouter Scapin — j'ai pratiqué cette petite philosophie et je ne suis jamais revenu au logis, que je ne me sois tenu prêt à la colère de mes maîtres, aux réprimandés, aux injures, aux coups de pied au..., aux bastonnades, aux étrivières et ce qui a manqué de m'arriver, j'en ai rendu grâce au destin. »

Cette méthode est commode, si commode qu'elle a servi de point de départ à Jules Janin pour un livre qu'on ne lit plus guère aujourd'hui : *Les petits Bonheurs*, livre dans lequel l'écrivain fait l'éloge de la goutte avec autant de verve que Cicéron en mettait à faire l'éloge de la vieillesse.

Il aurait pu tout aussi bien s'inspirer des préceptes du bon Pangloss, de *Candide*, disant avec une satisfaction sans mélange :

— Si je n'avais pas été forcé, condamné à mort, roué, scalpé, étranglé en diverses circonstances plus horribles les unes que les autres, je ne serais pas où j'en suis, or, je pourrais être plus mal, donc ces divers incidents m'ont conduit au bonheur, ce n'était pas autre chose que des bonheurs un peu travestis.

Ces commentaires — dont l'étrangeté aurait fait tomber les bras à la Vénus de Milo, si elle n'en avait été privée longtemps avant Voltaire — ne sauraient être du goût de tout le monde.

Le proverbe a beau dire : « à quelque chose malheur est bon » tous — sans exception — nous voulons arriver au bonheur par une voie plus directe et moins accidentée, sans secousse, sans sacrifice : il en est qui l'attendent en dormant !

Ceux-là — évidemment — sont dans leur tort, s'il faut en croire sir John Lubbock, un humoriste anglais qui obtient — en ce moment — à Londres, un succès colossal en préconisant la recherche du bonheur par le devoir.

Par le devoir — vous entendez bien — et non autrement.

Au fait, nous jouissons de tant de droits qu'on peut bien nous imposer encore quelques devoirs, d'autant que nous ne sommes pas plus forcés de remplir les uns que d'exercer les autres.

Si vous n'avez pas encore été heureux — dit, en substance, le professeur Lubbock — ne vous désespérez pas, vous ne perdrez rien pour avoir attendu. Le bonheur existe, il est partout, dans les plus lamentables dégringolades, dans les plus cruels désenchantements, il ne s'agit que de savoir le trouver.

Ce début rappelle — volontiers — l'assertion du trouper d'Afrique, auquel on demandait jadis son opinion sur Abd-el-Kader, et qui répondait sans hésiter.

— Abd-el-Kader, oh ! ce n'est pas un méchant homme, il ne s'agit que de savoir le prendre !

Et de fait, on ne le prenait pas.

Je supposais que le bonheur poursuivi par M. Lubbock était d'une capture plus facile ; pour en avoir le cœur net, j'ai lu — avec une attention soutenue — le résumé de quelques-unes de ses conférences.

Hélas ! il m'a fallu en rabattre, j'ai vite été désillusionné, oh ! mais là, désillusionné à regretter d'avoir — en mes années blondes — récolté un peu d'anglais sur les bancs du collège.

La première condition pour trouver le bonheur — selon John Lubbock — c'est de le considérer comme une chose essentiellement négative, ainsi — par exemple — vous avez pour devoir de ne pas vous rendre malade, en ne vous rendant pas malade, vous conservez la santé qui est un bonheur.

Le devoir vous conseille d'être sobre, la sobriété vous forcera à faire des économies qui vous mettront pour toujours à l'abri du besoin.

Votre vue mauvaise vous interdit toute lecture, le devoir vous commande de ne pas fatiguer vos yeux, estimez-vous heureux d'échapper ainsi aux vers décadents de M. Chose et aux romans documentaires de M. Machin.

Vous perdez votre fortune dans des spéculations hasardeuses, dites-vous bien que la conservation de cette même fortune vous condamnerait, jusqu'à votre heure dernière, à de poignants soucis, à de cruelles incertitudes.

Et ainsi de suite, nous avons en perspective une échelle de bonheurs, auprès de laquelle l'échelle de Jacob est réduite aux proportions d'un simple marchepied.

Je ne redoute qu'une chose, c'est qu'habilement exploités, le guignon, l'infortune et la malchance, n'arrivent à nous fournir tant de bonheurs que nous finissons par en être littéralement embarrassés.

Malgré cela et n'en déplaise à Sir John Lub-

bock, aux félicités sans fin qu'il nous promet, je préfère de beaucoup les petits bonheurs qui sont comme la monnaie courante de celui auquel nous ne pouvons aspirer.

Limités, mais certains, ces petits bonheurs — que j'appellerai des *bonheurs relatifs* — nous entourent, nous pressent, nous coudoient : aveugles ceux qui ne les voient point !

Ils résultent forcément des comparaisons que nous pouvons faire en regardant — de préférence — au dessous de nous.

J'ajouterai surtout, qu'ils dépendent moins des circonstances que du caractère.

Rendons donc au caractère, la justice que Brillat-Savarin rendait aux bons estomacs : Si nous ne sommes pas heureux par tempérament, efforçons-nous de le devenir par une appréciation saine et raisonnée des choses de la vie et nous arriverons à cette conclusion absolument consolante, qu'il y aurait de quoi faire bien des heureux avec le bonheur qui se perd dans le monde !

Pierre BATAILLE.

## LA LOI HUMAINE

Trésors, sceptres, lauriers, qu'est tout cela mon Dieu !  
Comme la gloire est creuse et vous contente peu !  
L'amour seul peut combler les profondeurs de l'âme  
Et toute ambition meurt au bras d'une femme !

T. GAUTIER.

Jeune homme, on te dira qu'au début de la vie  
Il faut porter bien haut ton rêve d'avenir,  
Et qu'après l'heureux choix d'un but digne d'envie  
Aucun motif humain ne doit te retenir.

L'ambition de même, en secret, te convie  
A te faire un renom que rien ne peut ternir  
Et de loin fait briller à ton âme ravie  
Des palmes que la mort vient encore rajeunir.

Le pouvoir, les honneurs, le lucre et la science  
Ouvrent leur vaste champ à ton impatience  
Avec les épis d'or dont il paraît semé.

Eh bien, quand tu seras au zénith de ta gloire,  
Près de quitter ce monde en passant à l'histoire  
Tu n'auras pas vécu si tu n'as pas aimé.

Lyon, 6 février 1892.

Aug. VETTARD.

Sonnet couronné par l'Académie du Hainaut, Belgique, concours de 1892.

## ÉCHOS ARTISTIQUES

L'administrateur général de la Comédie-Française, est en instance auprès de l'Etat pour obtenir la création d'un nouveau musée, d'un caractère spécial, et qui serait ouvert au public au même titre que les établissements analogues.

Ce nouveau musée ne serait autre que celui de la Comédie-Française, de la propre maison de Molière.

M. Jules Claretie demande qu'on lui donne un local, qui prolongerait le foyer de la Comédie. On y grouperait toutes les richesses artistiques que possède le théâtre, et dont quelques unes ne sont pas visibles, faute de place : tableaux, bronzes, marbres, autographes, etc. Ainsi naîtrait le musée national du Théâtre-Français, musée qui équivaldrait à une sorte d'apothéose de l'art dramatique.

La maison de Molière possède, en effet, des œuvres d'art de premier ordre. Elle a un beau portrait de *Corneille*, un portrait de *Molière* avec la tête laurée, nombre de portraits d'auteurs dramatiques, de poètes, d'acteurs célèbres, auxquels viennent s'ajouter ceux de Lafon le tragique, le rival de Talma, peint par Bellier en 1804, et celui de M<sup>lle</sup> Anaïs, la charmante

comédienne qui créa l'*Aventurière*, d'Emile Augier.

Ce dernier portrait est d'Ary Scheffer et remonte à 1832.

\* \*

M<sup>me</sup> Pauline Viardot avait fait annoncer qu'elle donnerait par testament au Conservatoire la partition autographe du *Don Juan* de Mozart.

M<sup>me</sup> Pauline Viardot a changé ses dispositions et vient de faire de son vivant ce don précieux.

La partition, écrite tout entière de la main de Mozart, a été déposée dans la bibliothèque du Conservatoire national de musique.

Elle a une jolie valeur, si l'on en juge par les offres que M<sup>me</sup> Viardot avait reçues d'Allemagne et d'Amérique. Il y avait preneur à 100.000 francs.

\* \*

**L'Opéra à Londres :** Au cours de la saison d'opéra qui prend fin en ce moment à Covent-Garden, vingt-cinq ouvrages, dont dix-huit du répertoire français et italien et sept du répertoire allemand, auront été interprétés.

Après Wagner, dont on a joué huit des principaux ouvrages, à savoir : *Lohengrin*, les *Maîtres-Chanteurs*, le *Vaisseau Fantôme*, *Tristan et Yseult*, l'*Or du Rhin*, la *Valkyrie*, *Siegfried* et les *Gotterdammerang*, c'est M. Gounod qui aura été le compositeur le plus joué. Trois de ses opéras : *Roméo et Juliette*, *Faust* et *Philon et Baucis*, ont chacun tenu plusieurs fois l'affiche.

Mozart et le maestro Mascagni viennent ensuite chacun avec deux ouvrages.

Parmi les opéras représentés pour la première fois à Covent-Garden, il faut citer l'*Otello* de Verdi et *Fidelio* de Beethoven, et deux ouvrages inédits, *Elaine* et *la Luce dell'Asia* de M. de Lara.

\* \*

Le *Chat Noir* s'humanise.

De retour de Bruxelles, il doit entreprendre incessamment une tournée en France.

Après avoir *blagué* la province, il va lui demander ses bravos... et son argent.

Ah ça ! est-ce que Montmartre « n'aboule » plus ?

\* \*

Une grève a éclaté parmi les chanteuses de café-concert de Belgrade.

Les dames de Belgrade, mécontentes des rentrées tardives de leurs époux, avaient imploré le secours de la police. Celle-ci est intervenue avec une vigueur telle que la dignité des chanteuses s'en est trouvée atteinte. Aussi, jeudi dernier, les cafés-concerts sont restés fermés, et les jeunes beautés qui en faisaient l'ornement et l'attraction sont parties en masse par Semlin pour l'Autriche.

L'art — fort heureusement — n'y perdra pas grand'chose.

\* \*

On vient de vendre à Berlin un curieux autographe de Beethoven. C'est un memorandum écrit au crayon et à moitié effacé, dont voici la teneur : « 23 septembre 1825. Invention d'un nouvel appareil très simple pour faire le café, appareil qui permet de laisser passer la vapeur à travers une feuille de papier perforée, de telle sorte qu'il ne se perd rien de l'arome et que la force du breuvage se trouve doublée.

L'opération prend aussi beaucoup moins de temps. » D'après Schindler, qui mettait sur ses cartes de visite : *Ami de Beethoven*, et à qui l'on doit la première biographie du maître, l'infusion du café était une des distractions favorites du grand compositeur. Il avait coutume de compter soixante grains dans le creux de sa main, et préparait son café lui-même, chaque matin, à la mode viennoise. Le fait est confirmé par le biographe américain Thayer.

P. B.

## LE ROMAN INTIME DE CHATEAUBRIAND

SUITE ET FIN

N'ajoute-t-il pas en effet comme un dernier trait à la peinture de cette fascination passionnée : « Par un autre jeu de mon imagination, cette Phryné qui m'enlaçait dans ses bras, était aussi pour moi la gloire et surtout l'honneur ». Elle était donc la maîtresse, la dominatrice de toutes les facultés, de toutes les puissances de son âme. Aussi, à travers les formes changeantes, les aspects divers et les métamorphoses qu'engendre la vie, elle ne cessera de personnifier le même rêve, élément et pâture du même désir.

D'abord et pendant longtemps, il la chercha dans la femme.

Dès les années de Combourg, on connaît la redoutable équivoque dont son cœur faillit être victime. On ne saura jamais ce qu'il a mis de souvenir ou ajouté d'imagination à la fiction de *Réné*. Il s'est contenté de dire seulement : « Je croisais auprès de ma sœur Lucile ; notre amitié était toute notre vie... »

Mais plus tard, depuis Charlotte Yves jusqu'à madame Récamier, qui fut l'amie, la muse consolatrice des derniers jours, en citant au passage quelques noms : M<sup>mes</sup> de Beaumont, de Custine, de Duras, Prudence de Saman, il semble bien que la « Sylphide » ait pris successivement la figure des nobles ombres qui apparaissent discrètement dans les *Mémoires*.

Chateaubriand fut donc un grand passionné. Lors même qu'on ignorerait les détails de sa biographie, il suffirait de lire ses livres avec attention pour y sentir à nombre de pages que la pensée et le style ne sont qu'une offrande perpétuelle, une transposition de l'amour. Quelque coin de l'univers dont il retrace le tableau et jusque dans les scènes religieuses, paysages et cérémonies sont des voiles derrière lesquels son désir s'élançait pour chercher l'idole !

Il en fait au reste l'aveu en revenant dans ses *Mémoires* sur sa belle description de la *prière en mer* : « Je me figurais qu'elle palpitait derrière les voiles de l'univers qui la cachaient à mes yeux ».

Toujours l'apparition, la vision éternelle de la « Sylphide » !...

C'est bien là ce qui explique tout l'écrivain, sa forme typique, vive et ardente, ses procédés, sa valeur particulière, son charme insinuant, sa domination universellement subie. Et, comme l'a dit un fin et sagace critique : « C'est bien cette flamme profane et trop chère qu'il portera, qu'il couvrera partout !... Jusqu'au milieu des sujets les plus faits pour ramener à l'austérité simple (comme la *Vie de Rancé*, par exemple), elle se fera sentir et transpirera comme un parfum d'orange voilé ».

Oui, cette flamme est l'âme même de Chateaubriand et l'essence de son génie, une dans ses manifestations célestes et terrestres... Elle est le désir, créateur de toutes choses au sens ancien — le souvenir du ciel perdu et l'attente de l'ineffable au sens chrétien !

On peut comparer cet état d'âme aux cimes volcaniques où le sol tremble sous la poussée et l'effervescence du feu intérieur, où ce feu

jaillit soudain par les moindres crevasses, fondant les neiges d'hiver, brûlant les pieds à côté des glaciers.

C'est cette impulsion intime et perpétuelle du désir qui donne à sa phrase cette vibration musicale dont l'effet persiste et se prolonge, ce style unique, fort, chaleureux et persuasif qui fait éprouver au lecteur une sorte de frémissement sympathique. On se rappelle ce qu'en disait madame de Beaumont :

« Le style de Chateaubriand me fait éprouver une espèce de frémissement d'amour... »  
« Il joue du clavecin avec toutes mes fibres !... »

Ainsi, pour conclure, Chateaubriand, considéré dans la manifestation intime de son organisation morale, dans le ressort le plus caché et aussi le plus personnel de son caractère, a été surtout et avant tout l'homme du désir. Mais par une décevante ironie du sort, il n'a pas trouvé à satisfaire cette ardeur inquiète, cette soif de félicité dont il était altéré. Ses rênes, en effet, ont toujours dépassé de beaucoup les réalités qu'il lui a été donné d'atteindre et d'embrasser. C'est là, ce qui est resté pour lui la plaie secrète et a creusé dans son âme ce vide qui s'est tourné en incurable tristesse, en éternelle mélancolie. Son cœur, à l'instar de celui de *Réné*, son héros de prédilection, qu'il a si bien façonné à son image et dont il a si bien décrit les langueurs, les dégoûts, les défaillances, n'a fait que se consumer lui-même en ses ardeurs inassouviées et s'est enseveli sous ses propres cendres !

Hélas ! n'est-ce pas là ce qui plus d'une fois se rencontre au sein de cet étrange mystère qui s'appelle le cœur humain ?...

Mais Chateaubriand a ressenti plus vivement et plus profondément que la plupart des hommes cet amer désenchantement que laisse après lui le naufrage des désirs. Ce fut à la fois la source et le sceau de son génie.

Gabriel MONAVON.

## DÉCLARATION

Aux pauvres vers que je récite,  
Pourquoi baisser vos yeux si doux ?  
Pourquoi cette rougeur subite,  
Lorsque je passe auprès de vous ?

Le secret que je vous déguise  
Et qui tient mon cœur enchaîné,  
Voulez-vous que je vous le dise,  
Puisque vous l'avez deviné ?

Vous l'avez lu, comme en un livre,  
Dans mes rimes et dans mes yeux ;  
Peut-être, si je vous le livre,  
A deux le garderons-nous mieux...

Souffrez donc que, sans mignardise,  
Sans les grands mots creux du roman,  
A voix très basse je vous dise :  
« Je vous aime ! » tout simplement.

JEAN APPLETON.

## PETITS POÈMES EN PROSE

## LE BOIS

En plein midi, en pleine vie, il est là recueilli, embaumé des derniers parfums subtils : feuilles mortes qui brillent aux branches en exhalant un reflet de beauté, feuilles mortes qui gisent sur la mousse et qui semblent encore vivantes, jaunes, rouges, avec leurs veines éclatantes comme pour protester contre la mort qui, sous forme de la rosée qui les couvre, va changer leur fraîcheur dorée en putréfaction.

Le soleil qui tombe en rayon d'or pâle entre les grands arbres touffus encore, laisse aux belles branches une partie de son éclat ; celles-ci lui ravissent ses teintes et les reflètent avec

je ne sais quoi de plus tendre, de plus doux, de plus alangui. Elles prennent au vent qui passe un peu de son fluide léger pour s'en revêtir comme d'un linceul transparent et pour s'y balancer avec un hymne à la vie qui rutille et rayonne, et qui s'épanouira toute fraîche et toute éblouissante au printemps qui viendra.

Ils savent bien tous, ces arbres, grands et petits, hêtres et ormeaux, frênes et chênes, minces bouleaux et platanes majestueux, qu'ils vont dormir seulement, et ce repos, c'est encore le bonheur de la vie latente ; leurs petites branchettes sont un peu fatiguées d'avoir ployé tant de fois sous les fines ondées ou sous les pattes frêles des légers oiseaux, leurs recoins profonds sont tout attristés de n'avoir gardé des nids soyeux qu'un peu de mousse et d'avoir vu partir un à un les petits piaillards si joyeux à qui leurs parents apportaient la becquée.

Et puis, les chants amoureux qui s'harmonisent si bien avec leur parure d'été, ces chants-là ont fini, et c'est ce qui rend triste les arbres. La nuit aussi ils commencent à frissonner sous la bise froide qui les secoue. Il vaut mieux détacher des branches les mille feuilles auxquelles la sève n'arrive plus. Elles finiraient par étouffer, pauvres petites ! Et l'arbre en se balançant les laisse tomber comme des bijoux délicats de la forme amoureuse, et il joint sa plainte à ceux des autres arbres pour charmer ceux qui passent, et il marie ses couleurs à leurs couleurs, afin qu'en comprenant cette suave harmonie de toute chose l'âme humaine pense : Tout est bien et rien ne finit !

POTONIE-PIERRE.

## ÉCHOS RAILLEURS

Le roi de Siam vient de se faire construire, par un architecte chinois, un pavillon unique en son genre. Ce pavillon est entièrement en verre : les murs, le plafond, le plancher sont formés de grosses plaques de cristal, unies entre elles avec un ciment imperméable, qui est lui-même transparent.

Savez-vous que les Siamois ne doivent pas s'ennuyer lorsque leur monarque se distrait avec ses épouses... pour peu que ces dernières soient jeunes et jolies.

Au moins, dans cet heureux pays, « le pavillon ne couvre pas la marchandise. »

\* \*

Un Américain, M. Johnson, prétend avoir trouvé le moyen de supprimer le brouillard à l'aide de décharges électriques qui — suivant lui — auront pour résultat de transformer la brume en eau, c'est-à-dire en pluie.

Il est infiniment probable que cet ingénieur météorologiste ne s'arrêtera pas en si bon chemin et trouvera le moyen de transformer la pluie en grêle et la plus légère brise en ouragan.

Etonnants, ces Américains ! Ils le proclament eux-mêmes... *Edison* comme eux.

\* \*

En voulez-vous une autre preuve :

— Deux fiancés excentriques viennent de se marier, à New-York, dans la tête de la statue de la Liberté, de Bartholdi — le *fontainier* de notre place des Terreaux.

Vous avouerez que c'est une drôle d'idée de « s'enchaîner » quand on a la Liberté en tête. Sans compter que cette Liberté « éclaire le

monde », ce qui doit être bien gênant pour une nuit de noces.

\*\*

Dernier écho du même hémisphère :

Les officiers de l'Armée du Salut viennent de créer à San-Francisco un régiment de cavalerie « l'Halleluyah Cavalry » dont le commandement va être confié au major Kyle.

Cette bonne nouvelle me reconforte; car du train dont on voit nos frères — et même nos sœurs — se précipiter au péché, il est évident que l'Armée du Salut ne pouvait plus les atteindre à pied; la création d'escadrons de cavalerie salutistes s'imposait donc; c'est chose faite : *Alléluia!*

Parmi les cavaliers se trouve un Chinois, qui sera spécialement chargé d'évangéliser ses compatriotes dans leur langue.

Ce *Céleste* fera bien de commencer son apostolat en sermonnant un des plus notables *Fils du Ciel*, bien connu des boulevards parisiens.

On mande, en effet, de Tien-Tsin :

« Le conseil des affaires étrangères, après avoir pris l'avis du conseil du Protocole et des cérémonies, avec l'approbation de l'empereur, vient de décider que le général *Tcheng-Ki-Tong* a, par sa conduite à Paris, compromis l'honneur de son souverain et de son pays. Le Conseil ordonne donc qu'il sera dégradé de tous ses honneurs, rayé du rôle des services publics et emprisonné jusqu'au complet désintéressement de tous ses créanciers. »

Pauvre *Tcheng-Ki-Tong!* « *coffré* jusqu'au complet désintéressement de tous ses créanciers? » mais c'est pour lui la prison éternelle!

Combien il a eu tort de refaire le *Voyage en Chine* et de s'embarquer à la légère sur cet air décevant de Bazin :

La Chine est un pays charmant,  
Plein d'agrément!...

FRANC-SILLON.

## LA MAISON DE CAMPAGNE

Lorsque le père et la mère Râtisse (ainsi les appelait-on dans le voisinage bien qu'ils n'eussent pas d'enfants) apprirent que trois ou quatre bicoques qui les séparaient de la rue d'Alésia, étaient frappées d'alignement, ils examinèrent sous toutes ses faces cet événement d'importance.

Le père Râtisse, — Joséphin Barriquet de son vrai nom — tenait que les élargissements des rues, les embellissements, les changements généralement quelconques, c'est du gaspillage, et il résumait ainsi son opinion :

— C'est nous autres, les contribuables, qui payont tout ça.

Hortense, sa femme, était d'avis qu'on avait joliment raison de nettoyer un peu le quartier, que du reste leur propriété à eux y gagnerait de la valeur, que peut-être même elle serait expropriée aussi. Les contribuables qui paient, ça lui était bien égal, du moment qu'on avait chance d'être du nombre des contribuables qui empochent.

M. et M<sup>me</sup> Barriquet étaient d'anciens merciers de la rue du Bac, qui, voyant la clientèle les abandonner pour le Bon Marché ou le Louvre, bazars promptement grandissants, s'étaient empressés de vendre leur fonds.

Ils avaient, quelques années auparavant, acheté à Plaisance, rue des Bœufs, une portion de champs, où ils avaient bâti une cabane à resserrer les ustensiles de jardinage et se mettre

à l'abri s'il pleuvait. Ils venaient là passer les dimanches avec leur bonne, qui portait dans un grand panier les provisions de la journée.

Joséphin mettait habit bas, se coiffait d'un vaste chapeau de paille et, huit heures durant, bêchait, semait, arrosait, plantait. Hortense, tassée en un fauteuil rustique raccommoiait du linge. La bonne aidait monsieur, et le soir, rapportait des salades et de la ciboule, rue du Bac.

Quand les merciers décidèrent de se retirer des affaires, ils abattirent la cabane et firent ériger une réduction de manoir avec perron et tourelle surmontée d'une girouette : c'était la plus belle construction de l'alentour. Dans ce temps-là Plaisance, non encore englobé dans le domaine des gabelous, n'était guère habitée que par des maraichers.

Ils étaient à peine installés, qu'un décret recula l'octroi de Paris jusqu'aux fortifications. Ils avaient voulu être campagnards; la dévorante capitale les ressaisissait, les refaisait citadins. L'impôt municipal, dont ils avaient cru s'affranchir, venait de nouveau boire leur vin, manger de leur viande, prélever des tartines sur leur beurre.

Et puis voilà que ça et là dans la plaine, où les rayons d'échalotes, les quinconces de laitues, les pelouses de persil, les forêts de haricots s'étendaient à l'aise, des vilaines bâtisses surgirent. La ville envahissante poussait en avant-garde ses huttes en plâtras, ses maigres jardinets, ses galeux ateliers de faubourg.

Tout à côté de la propriété des époux Barriquet, un cordonnier se construisit une échoppe avec de vieilles planches, des morceaux de briques, des culs de bouteilles et des boîtes à sardines. Du coup ils se fâchèrent. Hortense harcela Joséphin jusqu'à ce qu'il s'enquit du droit de ce gnaif à s'accoter contre eux.

Hélas! son droit n'était pas contestable, il était locataire à bail du bout de terre dont il avait fait son gîte. L'ex-mercier n'eut d'autre ressource que d'aller trouver le propriétaire et d'acheter le lopin, qu'on lui vendit, le double de ce qu'il valait. Les gens profitent toujours.

Lorsqu'il eut en poche l'acte de vente, il se présenta chez le savetier et lui ordonna de déguerpir. Il fut accueilli à coups de tire-pied ou peu s'en fallut.

Tant que je vous paierai mes quarante francs de loyer par an, dit ce grossier individu, je resterai ici et je vous...

Par bonheur, à peu de temps de là, le ressemeleur tomba malade et s'en alla à l'hôpital. Les rentiers démolirent la disgracieuse cahute et en chargèrent les matériaux sur un tombereau qui les voitura à la plus proche décharge publique. Quand le cordonnier revint, guéri, il trouva sur l'emplacement de son gîte des maçons qui élevaient un mur.

Les anciens merciers, afin de se garantir désormais contre les voisinages déplaisants, avaient résolu de se clôturer de murailles. Ils comptaient, pour solder cette grosse dépense, sur l'argent que leur devait encore leur successeur en mercerie. Or ce gredin fit faillite. Ils durent hypothéquer leur bien pour tenir leurs engagements vis-à-vis de l'entrepreneur. De plus ils eurent des procès avec les limitrophes au sujet de la mitoyenneté. Ah! les sans-le-sou ne se doutent pas des tracas que ça donne d'être propriétaire!

Leur consolation et leur distraction était le jardin, maintenant garni de beaux poiriers en quenouille, de vignes en treille, de pêcheurs en espalier. Un prunier surtout, couvert tous les ans de prunes brunes, grosses comme des pommes, faisait leur gloire. Il n'y en avait pas de pareil, mille mètres à la ronde.

Devant la maison, ils avaient une pelouse toujours verte et rasée, sur laquelle on ne marchait pas, parce que ça abîme le gazon.

Dans le coin conquis sur le savetier et qui rompa l'harmonie du rectangle, on avait disposé un rocher avec un bassin peuplé de poissons rouges et un jet d'eau. On avait aussi un potager encadré de plates-bandes où fleuris-

## AVIS AUX DAMES

Broderies à la main pour **Trousseaux, Linge de Table**, etc. — Travail à façon très soigné. — *Prix modérés.*

**M<sup>lle</sup> BOUYGOU**

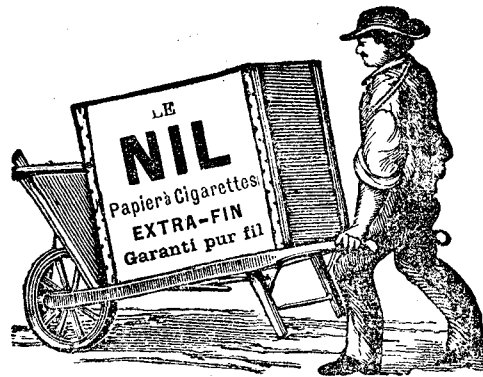
Rue Confort, 14, au 3<sup>me</sup>

## TOUS PHOTOGRAPHES

Le Directeur de la maison de la *Photographie Populaire* met en vente des Appareils photographiques défiant toute concurrence par leur rapidité 1/20<sup>m</sup> de seconde suffit, monture noyer, soufflets toile, et tous les accessoires, produits nécessaires :

N° 0, 1/2 × 9 . . . . . 4 fr. 50  
N° 1, avec soufflets, 6 1/2 × 9 . . . 9 fr.  
N° 2, 9 × 12 . . . . . 17 fr.  
N° 3, 13 × 18 . . . . . 32 fr.

Envoi contre mandat-poste au Directeur de la *Photographie Populaire*, 61, rue des Boulets, sauf pour le n° 0 et 1, le port en plus.



DANS TOUS LES BUREAUX DE TABAC

Cahiers à 5 c., 10 c., 20 c.  
NIL cartonné (fabrication spéciale),  
200 feuilles 10 c.

## VERMOREL

A VILLEFRANCHE (Rhône)

350 premiers Prix et Médailles. — Décoration du Mérite Agricole.

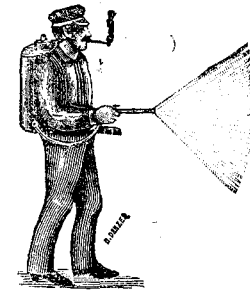
## PULVÉRISATEUR «ÉCLAIR»

contre le MILDIOU

et la Maladie des Pommes de terre

Eclair, n° 1. . . 40 fr.

Eclair, n° 2. . . 30 fr.



## LA TORPILLE

(de 1892)

Nouvelle Soufreuse

DEMANDER LES TARIFS

DÉPOT A LYON :

Chez MM. RIVOIRE père et fils, 16, rue d'Algérie.

## VENTE ET EXPÉDITIONS

DE TOUTES LES

## Eaux Minérales Naturelles

FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

Entrepôt général : **E. MAUGUIN**

5, place des Célestins, 5

ANGLE DE LA RUE DES ARCHERS

LYON

Concessionnaire des eaux d'ÉVIAN-LES-BAINS Source CACHAT, en bonbonnes de 10 et 25 litres.

saient des rosiers superbes. Dans les allées râ-tissées deux fois par jour — d'où les sobriquets de père et mère Râtisse — on eût vraiment cherché une mauvaise herbe. C'était propre, régulier, peigné, taillé : un vrai séjour !

Peu à peu, cependant, le quartier se remplis-sait, devenait populeux. Une ruelle qui serpen-tait entre des palissades et joignait la rue des Bœufs à la rue du Haut-Transit (aujourd'hui rue d'Alésia) avait été redressée, élargie et baptisée rue Sainte-Eugénie, en l'honneur de l'impéra-trice. De l'autre côté, la rue de la Sablière se changeait en rue des Plantes et se bordait de trottoirs. La rue des Bœufs troquait son nom malsonnant pour celui de la rue du Moulin-Vert.

A l'époque où il fut question de rectifier l'alignement de la rue d'Alésia, toutes difficul-tés pour le père et la mère Râtisse étaient aplanies. Ils comptaient parmi les notables de l'endroit. Les boutiquiers les saluaient avec considération, s'inquiétaient de leur santé, s'in-formaient de leur beau jardin.

— La santé est toujours solide, répondait le bonhomme ; et nous aurons du fruit. Les légu-mes aussi promettent... Dire que j'ai vu tous ces environs-là en culture !

La crainte du père Joséphin — espérance du côté de la mère Hortense — d'être atteints par l'expropriation ne se réalisa pas. Entre leur mur de clôture et le nouvel alignement de l'ex-rue du Haut-Transit, il restait une espace de dix mètres. C'est assez pour une maison de six étages.

Ce fut un jour de désolation que celui où les vieux rentiers aperçurent la monstrueuse construction dépassant leur muraille. Bientôt le rez-de-chaussée de leur maison à tourelle, puis le premier étage, puis le grenier même et jusqu'à la girouette furent cachés au soleil. L'astre vivifiant ne se montra plus qu'oblique-ment à droite ; le soir, à peine entraînait-il dans les chambres.

L'année suivante, une autre maison à six étages s'éleva auprès de la première. On n'eut plus qu'un peu, un tout petit peu de soleil cou-chant. Une année encore, et le couchant fut obstrué.

Heureusement, le jardin restait à peu près intact ; les poires, le raisin, les fraises conti-nuaient d'y mûrir. Une autre année passa. Sur la rue Sainte-Eugénie, on bâtit d'un coup trois maisons de rapport. Le potager fut couvert d'ombre ; rien n'y poussa plus que de l'oseille, des pissenlits, de la mousse et des limaces. Sur le mur, les espaliers ne donnaient plus que des feuilles ; du glorieux prunier les prunes tombè-rent avant la maturité.

Autrefois les rentiers grillaient sur leur ter-rain. Durant la canicule, ils suivaient, tournant comme le soleil, le carré d'ombrage que proje-tait leur demeure. Maintenant ils recherchent l'étroit espace ensoleillé, se déplaçant à mesure qu'il se déplace.

Mais cette échancrure elle-même vient d'être bouchée par un long et haut bâtiment dont les fenêtres plongent sur leur petit domaine jadis clair et fleuri. C'est une usine qui achève de les étouffer, qui éteint le dernier rayon, qui leur vole ce qui leur était laissé d'air et de jour.

Et, dérision du sort, la-dedans, toute la jour-née, on découpe du cuir, on bat la semelle, on cloue des souliers.

Ah ! comme ils regrettent le vieux savetier dont ils avaient eu tant de peine à se débarrasser jadis !

ALBERT GOULLÉ.

## LES MUSELIÈRES

Avez-vous vu des chiens, courbant leurs têtes fières, Froissés dans leur orgueil, porter des muselières ? Paris les affranchit souvent de ce lien ; Mais parfois, par un jour de soleil et de flamme, L'arrêt fatal revient. C'est en vain qu'on réclame ; Saint Roch serait forcé de museler son chien.

Et la rage ! dit-on. — Mais nos chiens doux, tranquilles, Pourquoi les opprimer, quand on voit par les villes Tant de gens enragés, sans bâillons ni réseaux ? Les uns, railleurs charmants ; d'autres, hurleurs [farouches.] Quand vous laissez en paix tant de méchantes bouches Pourquoi donc enchaîner tant d'innocents museaux ?

Muselez cette femme au gracieux sourire, Aux deux lèvres de rose, à la dent qui déchire Les réputations, et qui certes mord bien ! Sa voix est douce, avec des notes argentines, Mais ses petites dents, de blanches perles fines, Font souvent plus de mal que les longs crocs du chien.

Et ces ambitieux, aboyant en colère Contre l'Etat, les lois, et voulant tout refaire, Il faut les museler ! Qu'on leur donne un trésor, Une place, et soudain ces hurleurs, ô merveille ! N'auront plus d'aboiment pour assourdir l'oreille ; On les fait taire avec des muselières d'or.

Muselez ces voyous, roquets plein d'insolence, Et même à la tribune ou dans la conférence, Quand l'orateur bavard, comme un long écheveau, Déroule une parole ou malsaine, ou mollassse, Quand le fil du discours n'est que de la filasse, Mettez la muselière auprès du verre d'eau.

Muselez ces auteurs, dont le talent coupable Recherche le scandale et prêche l'impudeur ; Qui, sur chaque feuillet, pour mordre le lecteur, Ont un vice embusqué. Leur poison redoutable Peut se gagner, près d'eux vous courez des dangers : Ils ne sont pas mordus par des chiens enragés, Mais ils sont mordus par le diable.

Muselez cet ivrogne, aussitôt qu'il voudrait Franchir, pour s'enivrer, le seuil du cabaret, Car il jette au comptoir son argent et son âme ; Il s'abrute avec l'eau-de-vie... ou de mort. Il devient animal, sans raison ni remord, Et, dans son verre, il boit les larmes de sa femme !

Mais ne muselez pas le chien, ce compagnon, Ce gardien, pour qu'il puisse aboyer au larron. Cet arsenal de dents, qu'il lui montre en furie, Pour garder la maison, lui sert d'arme et d'outil ; Il ressemble au soldat, quand il met son fusil Au service de la patrie.

Laissez-le nous parler... sans savoir conjuguer Nos verbes si connus : calomnier, narguer, Médire. Sa parole est pourtant nette et claire : Avec ses aboiments joyeux, ses cris jaloux, Il dit très bien « je t'aime ». Il est plus fort que nous Sur la langue du cœur, qu'il parle sans grammaire.

Oh ! qu'il soit libre, heureux, cet ami sans rival, Ce Pylade ! Le chien, c'est plus qu'un animal, C'est un mystère... Il a des yeux tout pleins de flamme] S'il ne sent pas en lui cette âme, ce soleil Qui luit et brûle en nous, son instinct sans pareil Doit être une étincelle d'âme.

Quand on perd sa splendeur, sa dorure, son bien, Quand la fausse amitié, par quelque vent d'orage, Part avec la fortune et la suit comme un page, On est toujours certain, pourtant, voyez-vous bien, D'avoir un ami sûr, fidèle et sans reproche, Quand, malgré la ruine, en fouillant dans sa poche, On y trouve dix francs pour l'impôt de son chien.

ANAÏS SÉGALAS.

Le Propriétaire Gérant, V. FOURNIER.

## CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

Conversion des Obligations communales  
1860, 1875 et 1881-86.

Emission de 500,000 Obligations communales  
Remboursables en 75 ans au plus tard,  
rapportant 16 fr. par an et participant à 4 tirages  
par an pour 800,000 fr. de lots.

AVEC FACULTÉ DE LIBÉRATION PAR ANTICIPATION  
Prix d'émission :

Conversion..... 495 fr.  
Souscription en espèces..... 497 fr. 50  
payables 20 fr. en souscrivant, 30 fr. à la ré-  
partition et le surplus en 4 versements annuels.

On souscrit le 21 juillet 1892

A PARIS

Au CRÉDIT FONCIER DE FRANCE ;  
Au COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE ;  
A la SOC. DE CRÉDIT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL ;  
A la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE ;  
A la BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS ;  
Au CRÉDIT LYONNAIS ;  
A la BANQUE D'ESCOMPTE DE PARIS ;  
Au CRÉDIT FONCIER ET AGRICOLE D'ALGÉRIE ;  
A la COMPAGNIE FONCIÈRE DE FRANCE ;  
A la BANQUE PARISIENNE ;  
A la BANQUE INTERNATIONALE DE PARIS ;  
A la Chambre syndicale des AGENTS DE CHANGE DE  
PARIS.

DANS LES DÉPARTEMENTS

Chez MM. les TRÉSORIERS PAYEURS GÉNÉRAUX ;  
Chez MM. les RECEVEURS PARTICULIERS DES FINANCES.  
Ou dans les Agences et Succursales des Sociétés  
ci-dessus.

Pour les détails, voir le prospectus ou l'affiche.

On Souscrit dès à présent

sans frais ni commission au

## CRÉDIT LYONNAIS

LYON : 18, rue de la République.

VAISE : 27, place de la Pyramide.

## PLACEMENT DE TOUT REPOS

à 10 % l'an

### Obligations Foncières

Remboursables en 1894, à 500 fr., produisant  
un intérêt annuel de 37<sup>fr</sup> 50 parfaitement  
assuré. Notice envoyée gratuitement sur de-  
mande. Ecrire à MM. CAMAU et C<sup>ie</sup>, ban-  
quiers, 18, rue Labruyère, Paris.

Eviter les contrefaçons

## CHOCOLAT MENIER

Exiger le véritable nom

GRAND HOTEL

DE

## BELLECOUR

20, Place Bellecour, 20

ÉTABLISSEMENT DE 1<sup>er</sup> ORDRE

Pour diners de Noces et repas de Corps.



# A la Grande Maison

DE PARIS

SUCCURSALE DE LYON

Exposition universelle 1889

MÉDAILLE D'OR

La plus haute récompense.

4, PLACE DES JACOBINS, 4

(Entrée unique sous la Vérandah)

Exposition universelle 1889

MÉDAILLE D'OR

La plus haute récompense.

## HABILLEMENTS, CHAPELLERIE, LINGERIE

Bonneterie pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants

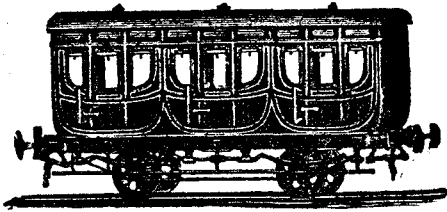
### VÊTEMENTS SUR MESURE

SERVICE D'ÉTÉ VIENT DE PARAÎTRE SERVICE D'ÉTÉ

## L'INDICATEUR DES CHEMINS DE FER

de Paris à Lyon et à la Méditerranée, de l'Est de Lyon,  
de l'Ouest-Lyonnais et de Lyon à Trévoux.

# LE WAGON

Contenant le service de toutes les correspondances avec les gares de ces diverses lignes.  
Le prix des billets simples et aller et retour.

Prix : 30 centimes; franco par la poste : 35 centimes.

## EN VENTE

A l'Agence Fournier, 14, rue Confort, Lyon  
et dans ses succursales de  
St-Etienne, Grenoble, Mâcon, Dijon et Valence  
Dans les Gares, Librairies et Marchands de Journaux.

## POUDRE PRIVAT

dite VERMIFUGE ROSE, marque  
Eléphant, souveraine contre vers et con-  
vulsions. Prix : 30 centimes.  
DÉPÔT A LYON: Pharmacie du Ser-  
pent, 32, rue Lanterne, et Françon,  
12, place Bellecour.

## ABONNEMENTS

Sans frais

A TOUS LES JOURNAUX

Français &amp; Étrangers

S'adresser à l'Agence

V. FOURNIER

Rue Confort 14, à l'entresol

LYON

29<sup>e</sup> Année. — Même administration que le JOURNAL DES DEMOISELLES

## LA POUPÉE MODÈLE

JOURNAL DES PETITES FILLES

ILLUSTRÉ DE 200 GRAVURES ENVIRON DANS LE TEXTE

PARIS : 7 FRANCS PAR AN. — DÉPARTEMENTS : 9 FRANCS. — SEINE : 8 FRANCS.

Chaque livraison renferme en outre :

Cartonnages coloriés. — Figurines à découper. — Décors de théâtre.  
Patrons pour poupée. — Surprises de toute sorte. — Musique.La Poupée modèle, dirigée avec la moralité dont le Journal des Demoiselles a  
constamment donné la preuve, est entrée dans sa vingt-sixième année.L'éducation de la petite fille par la Poupée, telle est la pensée de cette publication  
vivement appréciée des familles : pour un prix des plus modiques, la mère y trouve  
maints renseignements utiles, et l'enfant des lectures attachantes, instructives, des  
amusements toujours nouveaux, des notions de tous ces petits travaux que les femmes  
doivent connaître, et auxquels, grâce à nos modèles et à nos patrons, les fillettes  
s'initient presque sans s'en douter.

Envoyer un mandat de poste à l'ordre du Directeur.

ENVOI GRATUIT D'UN NUMÉRO SPÉCIMEN

La maison de banque CAMAU & C<sup>IE</sup> 18, r. Labruyère, PARIS,  
Achète et vend au comptant toutes valeurs françaises et étrangères,  
cotées et non cotées ou dépréciées.Renseignements financiers confidentiels fournis gratuitement.  
N. B. — On demande des correspondants très sérieux.

## PLANTES D'APPARTEMENTS

Le Régénérateur des plantes, engrais chimique concentré, pour l'ali-  
mentation des plantes à fleurs et feuillage ornemental. La végétation produite  
par l'usage de cette solution fertilisante est prodigieuse. Non seulement  
il donne aux plantes un aspect splendide, une floraison et une feuillaison  
étonnantes, mais encore il remet en état les plantes malades ou négligées.  
Aux fleurs coupées, il donne une longue durée et un éclat incomparable en  
mettant une pincée de cet engrais dans l'eau.

Prix de la Boîte avec notice, 1 fr. 25.

DÉPÔT GÉNÉRAL : Aux Petits Docks du Commerce  
12, rue Confort, LYON